

Microéconomie Avancée (séance 1)

Adaptation de Lecture Notes in Microeconomic Theory, The Economic Agent, Ariel Rubinstein

INTRODUCTION

Si tu débutes ton cursus d'économie (comme la Double Licence de Cergy), tu es probablement en train d'entrer dans une phase nouvelle et assez particulière : celle où en quelques mois tu vas te retrouver submergé de travail, de définitions, de concepts et de modèles. Tes enseignants vont te faire visiter ce qu'ils considèrent comme les « merveilles » de l'économie, et très souvent, ils n'auront pas le temps de s'arrêter pour discuter calmement d'une question centrale : au fond, qu'est-ce que ces modèles veulent dire ? À quoi servent-ils exactement ? Et surtout, qu'est-ce qu'ils supposent sans le dire ?

Il y a un risque assez banal, mais réel qui est de se laisser impressionner. L'économie a un vocabulaire qui sonne très scientifique, des équations, des graphiques, des raisonnements qui prennent tout le tableau de Mr.Martin ou Mr.Belan... et l'on peut finir par accepter des hypothèses cachées simplement parce qu'elles sont formulées avec assurance. Je ne te garantis pas que ce cours échappera entièrement à ce travers (j'y contribuerai moi-même d'une certaine façon). Mais avant de te lancer sur cette route, je veux au moins te signaler une chose : les économistes ne partagent pas tous la même idée de ce qu'est la théorie économique.

Pour certains, la théorie économique ressemble à un ensemble d'explications sur la manière dont les individus se comportent et interagissent dans des situations économiques. Des explications qu'on peut, au moins en principe, confronter aux faits. Pour d'autres, c'est plutôt une trousse à outils : un stock de méthodes et de raisonnements qu'on mobilise selon les problèmes. Pour beaucoup, enfin, c'est une sorte de « paire de lunettes » : une façon de regarder le monde et de choisir ce qu'on juge important.

La vision que je vais adopter ici peut frustrer celles et ceux qui viennent avec une attente très pratique, du type : « Dis-moi comment marche l'économie, et comment agir. » Car je vais défendre une idée plus modeste (à mes yeux plus honnête) : la théorie économique est d'abord un espace où l'on examine de près les concepts qui nous servent à penser les situations économiques de la vie réelle. Autrement dit, on ne fait pas de la théorie juste pour « imiter » le monde, mais pour clarifier notre façon d'en parler et d'y raisonner.

De façon plus concrète, ce cours porte surtout sur des concepts et des modèles qui décrivent le comportement d'un seul agent économique. Oui, nous utiliserons des modèles formels. Mais un point sera toujours essentiel : un modèle économique n'est pas un objet mathématique « pur ». Il est indissociablement composé (i) d'une structure formelle et (ii) d'une interprétation. Et cette interprétation est essentielle.

UN MODELE EST UNE FABLE

Revenons sur le concept de « modèle » qui nous servent à imiter le monde, on peut trouver des définitions telles que :

« Un modèle est une construction formelle, souvent mathématique, visant à isoler les variables déterminantes d'un phénomène économique pour en comprendre les mécanismes et en prévoir l'évolution. »

Et si l'on veut pousser la comparaison, on peut dire qu'un modèle économique ressemble à une fable. “Modèle” sonne plus sérieux, mais l'idée est proche. Une fable invente une situation simplifiée, à mi-chemin entre réalité et imagination, pour faire ressortir un point important. On peut toujours la critiquer parce qu'elle est irréaliste ou trop simple. Mais c'est précisément l'intérêt : en supprimant les détails inutiles, elle met en évidence un mécanisme qu'on ne voit pas facilement dans la vraie vie. Ensuite, quand on revient au monde réel, on n'a pas “la vérité”, mais on a gagné quelque chose de précieux : un argument, une intuition, une façon de raisonner.

La théorie économique fonctionne de la même manière, l'économie appelle ces récits des “modèles”. Eux aussi se situent quelque part entre la fantaisie et la réalité. On peut les attaquer parce qu'ils simplifient, parce qu'ils “oublient” plein de choses, parce qu'ils ne ressemblent pas assez au monde. Mais modéliser est en pratique indispensable : c'est notre manière la plus fiable de clarifier des concepts, de mettre les hypothèses à nu, de vérifier si une conclusion suit vraiment de ce qu'on a supposé, et de repartir avec des idées utiles quand on revient au réel.

Dans l'économie moderne, ces fables sont souvent écrites dans un langage formel : on remplace des mots par des lettres, et les notions économiques sont “logées” à l'intérieur d'une structure mathématique.

On peut imaginer, d'un côté, une fable “classique” (avec des personnages, une intrigue, une morale) ; et, de l'autre, un modèle économique (avec des variables, des contraintes, des relations, et une conclusion). Dans les deux cas, on raconte une histoire. Simplement, en économie, l'histoire a souvent la forme d'un dispositif formel.

HYPOTHESES ET CONCEPT DE SOLUTION

Le langage formel a de vrais avantages. D'abord, il impose une discipline. Si tu racontes une histoire économique avec des symboles, tu es obligé de dire clairement ce que tu supposes. Et surtout, tu ne peux pas te permettre de conclure par un simple “donc” ou “ainsi” un peu magique. Quand tu écris “il s'ensuit que...”, tu t'exposes à une critique objective : ta conclusion doit pouvoir être formulée comme un énoncé mathématique, et elle doit être accompagnée d'une démonstration. Autrement dit, le langage formel t'empêche (en principe) de glisser des intuitions non justifiées sous le tapis.

On peut donc voir la présentation d'un modèle économique comme le début de la fable : on te présente les "héros" (les agents), ce qui les intéresse (leurs objectifs), et le décor (les contraintes, l'environnement). Ensuite, il faut préciser comment l'histoire est censée se dérouler, c'est-à-dire comment, à partir de la situation de départ, on détermine l'issue. En économie, l'ensemble des règles qui disent "comment on résout le modèle" porte un nom : un concept de solution.

Un concept de solution, c'est une règle de passage du début à la fin. Par exemple, on peut dire : "l'agent choisit l'option qui lui donne le plus grand niveau de satisfaction" ; ou, dans d'autres contextes, "les prix s'ajustent jusqu'à ce que l'offre égale la demande". Ce sont des façons de fermer le modèle, de produire une conclusion à partir des hypothèses.

Point important : un même modèle peut parfois être "résolu" de plusieurs manières, selon le concept de solution qu'on adopte (ce que ton prof de maths detestait). On évalue alors un concept de solution à deux niveaux :

- D'une part, on se demande si les hypothèses qu'il impose sont raisonnables (est-ce crédible, dans le contexte ?).
- D'autre part, on préfère souvent les concepts de solution qui ne sont pas faits sur mesure pour un seul cas, mais qui s'appliquent à une grande variété de modèles.

Le langage formel pousse alors le narrateur à respecter une exigence fondamentale : si tu annonces une conclusion, elle doit réellement découler de ce que tu as posé au départ (les hypothèses du modèle) et des règles de résolution auxquelles tu t'engages (le concept de solution).

Mais le langage formel a aussi ses dangers. Le premier, c'est qu'il peut créer une illusion : celle de paraître "scientifique". Ceux qui ne sont pas familiers avec les modèles formels peuvent être tentés de les prendre pour des vérités absolues, alors qu'ils restent des histoires construites, avec des choix de simplification. Deuxième danger : le formalisme réduit fortement le public. Il crée une barrière entre ceux qui maîtrisent ce langage et les autres.

Et même chez les très bons étudiants, l'apprentissage n'est pas si simple. Beaucoup ont du mal, non pas parce qu'ils manquent d'intelligence, mais parce qu'ils confondent en permanence deux choses : le modèle formel et son interprétation. Ils voient des lettres, des équations, et ils perdent de vue ce que cela représente (qui choisit quoi, dans quelles circonstances, avec quelles informations). Ou, à l'inverse, ils prennent les mots ("utilité", "préférence", "coût") comme des évidences, sans réaliser que, dans le modèle, ce sont des objets très précis, définis de manière particulière.

Enfin, quand on passe aux questions de politique économique, le risque devient plus sérieux : l'habillage formel donne parfois aux économistes un moyen de produire une impression d'autorité scientifique, tout en cachant au public les hypothèses cruciales. Et comme une grande partie du débat se déroule dans un langage "secret" (équations, termes techniques, conventions) et notamment sur ces hypothèses cruciales, ceux qui ne font pas partie du petit groupe initié ont énormément de mal à critiquer les affirmations

“professionnelles”. La frontière entre le langage formel et la langue ordinaire empêche alors, presque mécaniquement, une contestation éclairée.

CE COURS DE MICROECONOMIE

Tu peux donc considérer ce cours comme une rencontre avec les “personnages” qui peuplent ces fables économiques. Ici, nous allons les construire d’abord séparément, chacun dans son coin : un décideur, une personne qui choisit, un agent confronté à des contraintes. Dans d’autres domaines de la microéconomie (marchés, jeux stratégiques), on s’intéresse ensuite à ce qui se passe quand ces personnages se rencontrent et interagissent. Mais ce ne sera pas l’objectif de mon cours.

Ce cours a aussi un objectif très pratique : vous donner des exemples et des applications concrètes des outils que vous voyez (ou verrez) dans le cours “classique” de Mr.Martin, vous faire un peu respirer, discuter de ces objets et les remettre en question. Concrètement, chaque notion du cours (préférences, utilité, contrainte, arbitrage, raisonnement marginal) sera systématiquement mobilisée sur des problèmes abordables¹. L’idée n’est pas d’apprendre par cœur, mais de vous intéresser : bien lire l’histoire racontée du modèle et identifier les outils que vous connaissez pour les mobiliser.

Mon objectif, au fond, est que vous ne deveniez pas seulement “utilisateur” de la théorie économique telle qu’elle existe aujourd’hui. J’aimerais surtout que vous appreniez à penser autrement les interactions. Et, au minimum, je vous encourage à adopter une habitude : poser des questions sur les modèles. Est-ce que ce modèle est pertinent pour la situation que l’on prétend analyser ? Qu’est-ce qu’il omet ? Qu’est-ce qu’il impose comme hypothèses ? Et qu’est-ce qui changerait si l’on racontait l’histoire autrement ? Ne tenez pas pour acquis que les modèles présentés sont automatiquement “les bons ».

Dans ce cours, on se limite à la microéconomie. On peut la voir comme un ensemble de modèles dont le point de départ est toujours le même : on décrit le comportement de certains personnages, qu’on appelle des agents économiques. L’agent, c’est l’unité “de base” du modèle, celle à qui l’on attribue des choix (venir au cours vs jouer à la console), des objectifs (maximiser ta note au partiel de Mr.Martin) et des contraintes (tu aimerais probablement faire autre chose avec ton temps).

Le plus souvent, on traitera un seul personnage, un seul agent : une personne. Mais parfois, l’agent est un groupe (un ménage, une entreprise, un politicien, un gouvernement). À d’autres moments, on fait l’inverse : on “découpe” un individu en plusieurs agents selon les contextes (le même individu peut être modélisé différemment selon qu’il consomme, travaille, vote, etc.).

Il faut toutefois se méfier : changer l’identité de l’agent n’est pas sans conséquences. Si l’agent est un groupe, des hypothèses raisonnables ne sont pas les mêmes que si l’agent est une personne. Par exemple, parler de “la volonté” d’un individu a un sens assez clair,

¹ Se référer au document syllabus pour le contenu des cours

parler de “la volonté” d’un groupe (ou même de la société) est beaucoup plus délicat dès que ses membres n’ont pas les mêmes préférences. Dès qu’on passe au collectif, on rencontre un problème : comment une décision commune émerge-t-elle quand les objectifs individuels ne coïncident pas ?